

CHAPITRE IX

ARRIVÉE de l'ARMÉE sur les HAUTS-PLATEAUX

Arrivée à Jalapa. — Rencontre avec Marquez et ses troupes. — Jalapa. — Les Jalapéennes. — Préparatifs pour monter sur les plateaux. — Dispositions stratégiques du corps expéditionnaire. — Les hauts plateaux, leur orographie. — Le 16 décembre, départ de Jalapa. — Escalade de la Cordillère. — San-Miquel el Soldado. — Coup de Norte dans la montagne. — Embuscade de Las-Vigas. — Combat de Serro-Léone. — Occupation de Pérote. — Nouvelles étranges de Mexico et de Puebla.

Le 12 décembre, c'est avec joie que nous voyons luire le jour qui éclairera notre entrée à Jalapa. Nous n'avons que dix lieues à faire et nous partons de bonne heure pour arriver à celle du déjeuner qui ne se mangera pas sur l'herbe. Il fait très froid et nous n'avons pas besoin de baromètre pour reconnaître que nous sommes déjà à une altitude élevée. En effet, M. de Humbalt a inscrit sur la carte du Mexique 1.320 mètres pour côte de Jalapa.

Nous commençons à descendre les pentes douces qui conduisent à la vallée où est assise la ville qu'on apercevait déjà, quand nous voyons un nuage de poussière descendre des collines en face et se diriger vers nous. Quelques cavaliers étincelants au soleil se détachaient en avant, emportés par un galop rapide. C'est le général de Berthier et le général Marquez, qui, suivis d'une nuée brillante d'officiers mexicains et français, viennent au devant du général Bazaine.

Après les premières présentations et salutations d'usage, on se remet en route et j'observe les nouveaux personnages qui viennent de nous rallier.

Le soir même, j'ai fixé dans mes notes journalières, mes impressions du premier moment et tracé le portrait de cet homme important qui joua alors un rôle prépondérant et fut une des figures caractéristiques de cette période de l'histoire franco-mexicaine. Je l'ai fréquenté pendant plusieurs années, j'ai observé tous ses actes et j'ai toujours retrouvé les traits que j'avais esquissés. Je ne puis donc mieux faire que de reproduire textuellement les lignes que j'ai écrites il y a 40 ans à l'égard de cette première rencontre avec l'armée mexicaine alliée, à notre arrivée à Jalapa.

« Le général Marquez est petit, mince; il a la tournure distinguée; il est bien fait et se cambre avec aisance; sa figure est intelligente mais, bien qu'au premier abord, elle paraisse froide, on aperçoit bien vite que des passions ardentes s'agitent sous ses traits; ses cheveux et sa barbe très soignée sont du plus beau noir et ses yeux petits, vifs et brillants, sa bouche pincée, dénotent une intelligence prompte et une volonté inébranlable. Beaucoup de gens prétendent voir en son expression des caractères de cruauté; je suis moins sévère et je n'y trouve que les indices d'un esprit peut-être un peu dissimulé, même sournois; mais qui doit être souple, délié et très subtil.

« Marquez porte avec aisance une tenue irréprochable de général mexicain : tunique bleue brodée, culotte bleue et bottes à l'écuyère; le képi de la même forme que le nôtre est également bleu et porte des broderies comme nos généraux. Les épaulettes sont aussi disposées comme celles de l'armée française, mais elles sont surchargées de broderies avec un aigle en argent.

« Un brillant état-major accompagne le chef de l'armée mexicaine. Ce sont des officiers de tous grades, de toutes armes, généralement très brodés, très galonnés. Ils sont presque tous très bien montés et ont des harnachements magnifiques.

« La rencontre entre les généraux Bazaine et Marquez fut très amicale et très courtoise. Le général Bazaine parlant

très bien l'espagnol, la conversation fut prompte et facile à entamer et on ne perdit rien des longues formules de politesse que la mode mexicaine oblige à échanger entre personnages. Lorsque les généraux et principaux officiers de Marquez eurent été présentés au grand chef français, on se remit en route pour Jalapa. Nous nous étions mêlés aux Mexicains et l'accueil le plus empressé fut échangé entre nous tous. Du reste partout, rien ne peut égaler la rivalité de courtoisie qui anime, entre eux, les officiers d'armées alliées. »

Vers 9 heures nous arrivons en vue de Jalapa et nous restons saisis d'admiration à son aspect. Nonchalamment étendue sur l'un des contreforts de la Cordillère, cette riante cité, blottie dans un nid de verdure, élève dans une atmosphère inondée de lumière ses dômes, ses coupoles de toutes couleurs qui dessinent leurs silhouettes miroitantes sur les pentes bleues des montagnes. De tous côtés de fraîches vallées se faufilent au travers de mamelons boisés et çà et là quelques haciendas aux blanches murailles animent ces solitudes; en arrière, le regard s'élève lentement sur les pentes majestueuses de la Sierra pour s'arrêter un instant sur les contours bizarres du coffre de Pérote et se perdre enfin dans l'infini céleste.

Le chemin qui se déroule en avant de nous paraît être l'allée d'un parc; il se glisse avec lenteur au milieu de haies de rosiers et de jasmins, de dahlias arborescents aux fleurs bleu pâle; et, du milieu des buissons, des massifs, s'élèvent les poivriers au léger feuillage, ou bien de gigantesques daturas suspendant leurs grandes fleurs blanches qui, balancées par la brise, répandent sur le voyageur leur parfum pénétrant. Et la chevauchée brillante des gens de guerre passe grave et sévère au travers de ces sourires de la nature et arrive aux portes de Jalapa. Là, les troupes sont rangées en haie, le canon retentit, les cloches sonnent leurs plus solennels carillons, saluant l'entrée du général Bazaine. Les troupes mexicaines sont à gauche, les nôtres en face;

une population nombreuse remplit les rues et garnit les fenêtres et les terrasses.

Nos regards s'attachent tout d'abord avec une curiosité bien naturelle sur ces nouveaux soldats qui vont combattre à nos côtés. La première impression n'est pas favorable; ils nous paraissent étranges; mais bientôt notre jugement se ressaisit, et ils nous inspirent surtout de la compassion, même de l'admiration, quand on pense que depuis plusieurs années, ils soutiennent une cause proscrite, mise hors la loi et, pourchassés de désert en désert, ils luttent toujours! On reste même étonné de voir ces malheureux présenter encore l'apparence de soldats et on les honore en admirant leur constance dans la foi d'un drapeau. Car Marquez et ses troupes sont toujours restés fidèles aux couleurs du parti réactionnaire et n'ont jamais transigé avec leurs convictions. Ces infortunés soldats, dont les visages ravagés par les souffrances et la misère, rayonnent aujourd'hui d'une joie profonde, nous saluent et nous acclament comme des libérateurs!

Les Marquez, ainsi qu'on les appelle déjà dans nos rangs, portent une tenue fort simple en coutil blanc, même le shako, et sont chaussés de sandales; comme équipement une giberne et un ceinturon. Mais si la troupe, le soldat, laisse à désirer, les têtes de colonne présentent le plus bel aspect que puissent même envier nos corps européens: partout des tambours-majors étincelants de broderies, de galons, de plumets; des batteries de tambours assourdissantes et des musiques au grand complet. La cavalerie est mieux; elle est vêtue en drap et bien montée, généralement armée de lances.

L'effectif des Marquez est de 1.200 fantassins, 400 cavaliers et 4 canons de montagne.

La revue que vient de passer le général se termine à la porte de la maison où il va loger: c'est celle d'un libéral qui a décampé, ce qui nous dispense des formalités protocolaires d'arrivée.

La journée est en partie absorbée par les détails de notre

installation, dans un immeuble en pierre...! puis à 5 heures nous accompagnons notre grand chef qui va rendre une visite officielle au général Marquez et au Préfet de Jalapa. Ces sortes d'obligations sont par tous pays fort ennuyeuses, mais nous trouvâmes ici une compensation très distractive dans la promenade qu'il nous fallut faire par les rues de la ville. Le matin, nous étions tellement absorbés par le spectacle des troupes mexicaines que nous avions à peine fait attention à l'air de fête que présentait la ville, aux courtines qui garnissaient les balcons et aux jolies femmes qui s'agitaient derrière. Il fallait rattraper tout cela. C'est précisément jour de grande réjouissance pour les Mexicains, la fête de la Vierge de Guadalupe, patronne du Mexique. Le général avait été très fin politique en hâtant sa marche pour entrer en cette solennité; cela fit très bon effet sur les esprits.

La ville est en émoi, toute la population s'agite et circule dans les rues qui sont tendues de toutes espèces d'étoffes; car la procession va passer, portant avec elle la statue vénérée de la Vierge noire. Nous avons le bonheur de voir défiler ce long cortège de croyants qui ont, du reste, absolument le même air que par tous autres pays. Un détachement de troupes de Marquez suit la procession et, n'eût été la gravité de la cérémonie et le religieux service qu'accomplissaient ces soldats, nous n'aurions pu étouffer l'hilarante gaieté qu'ils nous inspiraient en marchant à pas comptés tenant d'une main leur fusil et de l'autre leur coiffure! Tout en voyant avec le plus grand recueillement passer la statue de la Vierge, nous admirons curieusement la splendeur inouïe de son costume couvert de dentelles et de broderies de la plus grande richesse, et portant de nombreux et magnifiques bijoux qu'on nous dit être de vraies pierres et avoir une valeur considérable. Comme corollaire à la manifestation religieuse, nous savourons le charme varié de toutes les femmes de la ville qu'elle attire dehors ou à leurs fenêtres, et nous pouvons constater qu'elles méritent

bien la réputation de grande beauté qui leur est acquise dans tout le Mexique.

La ville est sinon jolie, du moins pittoresque; les rues sont étroites, mal pavées et tortueuses, mais les maisons qui les bordent ont un caractère tout particulier et qui plaît, avec leurs balcons en fer ou en bois, si divers de formes et de dimensions. On est étonné à la vue de ces rez-de-chaussée dont les fenêtres lourdement grillées semblent plutôt destinées à enfermer des bêtes féroces que les charmantes figures que l'on aperçoit derrière. La beauté est-elle donc si difficile à garder ?

Si l'extérieur de la plupart de ces maisons de Jalapa est austère et souvent rébarbatif, rien n'est délicieux comme leur intérieur. Dès qu'on a franchi le seuil de ces petites bas-filles, il semble qu'on pénètre dans un palais de fées, avec cours entourées de portiques autour desquels s'enroulent des plantes toujours chargées de fleurs, et avec des fontaines frémissantes dont la fraîcheur se répand sur les myrthes et les orangers qui les entourent. Partout dans la galerie sont suspendues des cages où vivent dans une gaie réclusion des oiseaux moqueurs, des oiseaux bleus, des cardinaux rouges, de *sensontlets* dont le babil strident égaye toute la maison. On se croit un instant porté au milieu de la vie orientale et on pense voir surgir de ces bosquets fleuris quelque lascive mauresque. Il faut ajouter qu'on n'est pas déçu dans ses désirs et qu'on ne perd rien en illusions si on y rencontre une des ravissantes jalapéennes avec ses grands yeux de gazelle et sa tournure si pleine de grâce nonchalante. Heureux ceux qui ont pu jouir de si doux spectacles, si fugitifs qu'ils soient, et qui peuvent conserver de si riants souvenirs.

Une journée si bien remplie en émotions, préoccupations et distractions de toutes sortes, ne pouvait finir que dans les sensations matérielles d'un festin bien servi et copieusement arrosé; c'est ce qui eut lieu à la table du général de Berthier

qui réunit officiellement les généraux Bazaine et Marquez, ainsi que le chef d'état-major de l'armée mexicaine.

Je commençai ainsi la série interminable et variée des agapes auxquelles ma qualité d'aide de camp d'un grand chef devait m'appeler à bénéficier pendant mes cinq années de Mexique. Et je puis déclarer sans forfanterie que j'ai toujours rempli de mon mieux ce devoir professionnel.

Du reste, le repas fut comme il convenait réservé et froid; on fit connaissance, on s'apprécia et c'était déjà beaucoup dans la circonstance. Pour ma part, j'ébauchai des relations agréables et qui devaient devenir utiles avec le chef d'état-major du général Marquez, un jeune et fringant officier, le colonel Sanchez Facio, qui avait voyagé en Europe et parlait très bien français.

Déjà, tout faisait prévoir que notre séjour à Jalapa ne serait pas de longue durée. En effet, dès le lendemain, le général réunit tous ses chefs de service et prépare les dispositions nécessaires pour se porter en avant. L'ennemi n'ayant pas tenté de nous arrêter dans les défilés que nous avons parcourus, il est vraisemblable qu'il n'opposera pas de résistance en avant de Puebla où il paraît concentrer toutes ses forces; mais il semble décidé à faire le désert devant nous en détruisant tout dans la région des hauts plateaux de Pérote. Il importe, en conséquence, de ne pas lui donner le temps de procéder à ces dévastations qui rendraient très difficiles nos moyens d'existence à si grande distance de notre base de ravitaillement, Vera-Cruz. Dans ces conditions, le général prescrit l'organisation d'un grand convoi qui descendra à la Loma de San Juan pour y prendre tout ce qu'on y a laissé en approvisionnements et objets de toutes sortes; dans ce but, on réquisitionnera tout ce qu'on pourra trouver de mulets dans le pays. Il se portera ensuite sur les plateaux en deux colonnes, laissant seulement une compagnie de zouaves pour garder Jalapa.

Ces dispositions étaient arrêtées lorsque, dans la matinée,

arrive un Indien porteur d'une dépêche du général en chef, donnant des nouvelles et des ordres.

Le général Douay est enfin monté sur le plateau, son quartier général est établi à Palmar, sa gauche à Tehuacan et sa droite à San-Andres. Le 99^e en occupant cette ville a dû livrer un combat dans lequel il a tué une vingtaine d'hommes à l'ennemi et n'a eu que quelques blessés. L'officier d'ordonnance du général Douay a été tué dans une reconnaissance.

Le général en chef prescrit au général Bazaine de se mettre en communication avec San-Andres quand il aura occupé Pérote et, si on trouve sur le plateau des approvisionnements en quantité suffisante, d'abandonner complètement la ligne d'opérations par Jalapa.

Dans l'après-midi, le général reçoit la visite du Président de l'ayuntamiento et du Préfet; mais il signifie au premier qu'il veut voir tout l'ayuntamiento et que le lendemain *tous* ses membres, *sans exception*, viendront se présenter à lui. Il sait qu'un certain nombre d'entr'eux sont juaristes et comptent s'abstenir de le voir; et, avec raison, il veut les contraindre à paraître.

Mais si les échevins récalcitrent, les mulets en font autant et nous apprenons que, grâce aux sourdes menées des émissaires de l'ennemi, ils se dérobent à la réquisition. Nos partisans sont trop timorés pour nous les donner et il nous faut les prendre de force tout en les payant convenablement. On peut néanmoins en réunir 150 tout bâtés, moyennant 10 réaux par jour, soit 6 francs. On les parque et on leur fait les honneurs d'un poste pour les garder.

Le 14 décembre est un dimanche et nous devons assister à la messe militaire. Je suis envoyé auprès du général Marquez pour l'en informer et lui dire que le général Bazaine sera heureux de l'y voir. En effet, à l'heure dite Marquez vient prendre le général et on se rend en corps à la cathédrale où l'office fut célébré solennellement avec la pompe que l'armée apportait alors dans les cérémonies religieuses

officielles. Je devais encore là faire une étude de mœurs locales qui parurent étranges. Les officiers mexicains s'agenouillent à terre comme font les femmes dans les pays espagnols. Et pourtant, pourquoi cela nous choque-t-il? puisque au temps où il était permis aux gens de guerre de pratiquer le culte, les soldats de service mettaient un genou à terre en présentant les armes à l'élévation?

En tout cas, la cérémonie fut très imposante et fit grande impression sur les Indiens; car on pouvait dire que « le peuple ceint en foule, inondait les portiques », mais il n'y avait guère que le peuple. Et cependant nous avions espéré y admirer les élégantes et belles patriciennes de Jalapa. Mais le très beau sexe faisait grève. Les femmes de la société ignorant si nous laisserions une garnison dans leur ville, craignaient de se compromettre en venant à notre cérémonie et de subir les représailles du Senor Diaz-Miron qui reviendrait après notre départ. Ce sentiment était naturel mais de mauvais augure. Car, si le parti que nous soutenions était à ce point timoré et craignait de ne pouvoir se soutenir après nous, notre tâche de libération ne serait qu'éphémère et le résultat de notre marche à travers le Mexique un sillon dans l'eau!

Ce sont les réflexions que je me fis alors et que plus tard les événements n'ont que trop justifiées.

Le soir il y eut grand festin au quartier général, où le général réunit tout son état-major, le général de Berthier, le sous-intendant de la division et d'autres menus convives. Cette fois on fit joyeuse besogne.

Le lendemain matin, le convoi de ravitaillement se met en route pour la plage; il emmène 80 malades et des officiers d'artillerie chargés de ramener de Vera-Cruz du matériel d'artillerie mexicaine.

La journée fut par moi employée en grande partie à accompagner le général dans une inspection minutieuse de la place de Jalapa. Il fit notamment une longue visite à l'hôpital militaire établi dans un vaste couvent qui sera le

réduit défensif de la garnison, que l'on a mis en état de défense et transformé en une forteresse pouvant soutenir un siège. Puis, il se rendit auprès du général Marquez avec lequel il conféra longuement et arrêta avec lui les dispositions nécessaires aux opérations qui vont commencer; car la colonne mexicaine doit opérer isolément dans notre marche en avant.

Le général Forey s'était enfin décidé, sur les instances du général Bazaine, à s'élever sur les plateaux en adoptant deux lignes d'opération et formant deux colonnes : celle de gauche aux ordres du général Douay, devant suivre la ligne Vera-Cruz, Orizaba, Palmar, Puebla; celle de droite, général Bazaine, adoptant la ligne Vera-Cruz, Jalapa, Pérote, Puebla; les deux routes stratégiques franchissant la haute chaîne de la Cordillère orientale, la première au col de Cerro-Gordo au sommet des Cumbres, la seconde au col de Las-Vigas.

D'après les dispositions arrêtées, le général partira avec une colonne débarrassée d'impedimenta, qui comprendra le 7^e bataillon de chasseurs à pied, le 3^e zouaves, 2 sections d'artillerie de montagne, deux sections de campagne, une section de fuséens, une section du génie et un escadron du 12^e chasseurs. En arrière, suivra une deuxième colonne sous le commandement du colonel Garnier, du 51^e de ligne, formée de ce régiment, des voitures de la réserve d'artillerie et du convoi. Ces deux colonnes suivront la route directe de Jalapa à Pérote passant par le col de Las-Vigas.

Quant aux troupes alliées, sous les ordres du général Marquez, elles prendront un chemin différent, se glissant dans les gorges difficiles du gros massif montagneux qui entoure le coffre de Pérote et se rapprochera de la gauche de notre colonne, aux approches du col de Las-Vigas, vers le village de la Hoya, où fut livré, l'an dernier, un combat par le général Woll.

Par cette diversion sur notre flanc gauche, cette colonne détachée flanquera notre mouvement et attaquera l'ennemi,

s'il veut défendre les défilés formidables que nous avons à franchir.

Le 16 décembre, à 6 heures, nous montons à cheval et en route. Le temps est mauvais; il pleut, il fait froid et, à peine sortis de la ville, un épais brouillard achève de nous glacer. Mais la colonne marche légèrement et vers 8 heures nous traversons la Banderilla, ainsi nommée sans doute parce qu'elle s'allonge comme un mince ruban tout le long de la route. Ce grand Pueblo est du reste abandonné. Nous sommes au pied des grandes pentes de la Cordillère et nous montons une côte sinueuse s'élevant sur des échelons de collines, de montagnes entassées et couvertes de sombres et épaisses forêts. Après deux heures et demie d'une ascension pénible et constante, nous faisons halte à San-Miguel el Soldado. Nous n'avons parcouru que 13 kilomètres, mais les attelages ont beaucoup fatigué et la queue de la colonne n'arrivera que tard.

San-Miguel est un pauvre village d'Indiens groupés auprès d'une hacienda voisine de la route. L'église s'élève isolée sur un palier découvert assez propre pour camper. C'est là que nous dresserons nos tentes quand nos bagages seront arrivés. Aussi, en guise de déjeuner dont nous devons nous passer, nous avons la maigre compensation de contempler avec résignation le plus beau spectacle qu'on puisse voir, en dehors d'une table bien servie! Les brumes du matin se sont dissipées; le soleil a paru pour nous sécher; mais le vent souffle avec violence et il fait froid. Evidemment c'est un coup de *Norte* qui passe sur le golfe du Mexique. Cependant, de la haute altitude où nous sommes, 1.800 mètres, nos regards s'étendent sur un horizon infini se perdant dans les flots du golfe du Mexique. Nous ne sommes, à vol d'oiseau, qu'à 60 kilomètres de la côte et nous la voyons tout entière dessiner les bords festonnés du grand tapis de verdure aux mille nuances qui s'étend sur le grand talus de la Cordillère et que borde au loin un immense ruban blanc, aux sinuosités capricieuses, tracé dans les eaux bleues par